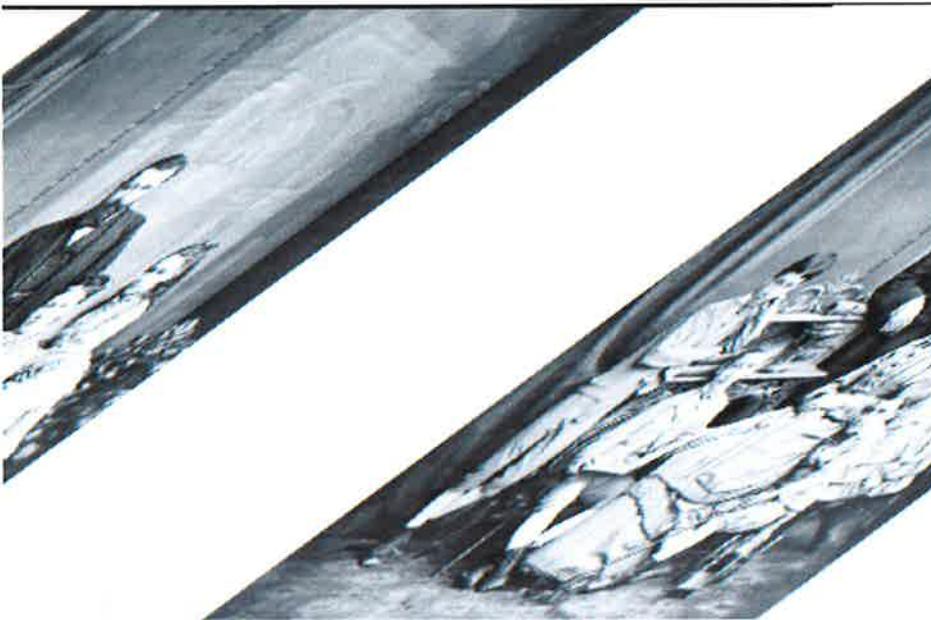


Publié par Tribune de Genève (<http://www.tdg.ch>)

HISTOIRE | Avez-vous besoin de «calorifères à air chaud, à eau chaude ou à vapeur pour chauffages»? Oui? Alors l'entreprise Staib et Cie, à laquelle vient de s'associer le jeune et ambitieux Jules Weibel, semble faite pour vous. Aux Tranchées de Rive No 2, vous y trouverez de quoi tempérer «manufactures, églises et maisons d'habitation». L'événement n'a rien de spectaculaire pour 1861. Normal. Le livre de correspondances que vient de sortir Luc Weibel sur son arrière-grand-père appartient à ce qu'on appelle la «micro-histoire», comme il peut exister des micro-ondes.



© DR | Jules Weibel, son épouse et ses quatre enfants. Photo archivée, remontant aux années 1870. Chacun a son rôle à tenir devant la toile peinte du studio. Les aînés lisent, signe d'éducation. Le cadet a encore droit aux jouets. La fille fait écho à sa mère. Le père domine, bien sûr!

Etienne Dumont | 10.01.2009 | 00:00

Avez-vous besoin de «calorifères à air chaud, à eau chaude ou à vapeur pour chauffages»? Oui? Alors l'entreprise Staib et Cie, à laquelle vient de s'associer le jeune et ambitieux Jules Weibel, semble faite pour vous. Aux Tranchées de Rive No 2, vous y trouverez de quoi tempérer «manufactures, églises et maisons d'habitation». L'événement n'a rien de spectaculaire pour 1861. Normal. Le livre de correspondances que vient de sortir Luc Weibel sur son arrière-grand-père appartient à ce qu'on appelle la «micro-histoire», comme il peut exister des micro-ondes. Entendez par là qu'un homme peut devenir exemplaire par la manière dont il incarne toute une époque.

Devenir ingénieur

Jules (le prénom fait déjà très XIXe!) voit le jour en 1834 à Commugny, en terre vaudoise.

Son père, pasteur, est originaire de Morat. Ce père, Jules aura peu l'occasion de le connaître. Le ministre du saint évangile meurt en 1848. Son énergique veuve (les femmes Weibel sont souvent ce que l'on appelle alors des maîtresses femmes) devra se démener pour que son fils fasse des études. Dans un siècle qui croit dur comme fer au progrès, Jules se passionne pour l'industrie. Il veut devenir ingénieur. C'est à Paris qu'il fera ses classes à Centrale. L'école qu'il suit se situe dans l'ex-Hôtel Salé, que les amateurs d'art connaissent bien. Il s'agit de l'actuel Musée Picasso dans le Marais.

Débuts en Hongrie

Brillant diplômé en 1856, alors que le Second Empire atteint son zénith, Jules doit se trouver une place. Sa Suisse natale ne lui en offre pas. A l'époque comme aujourd'hui, les débuts dans la carrière restent difficiles. Un débouché, l'homme le dénêche à la Société autrichienne des chemins de fer de l'Etat. Il se retrouve très loin, en Hongrie actuelle. «On pourrait faire un parallèle entre sa situation, qui lui assure une domesticité abondante et parfois la direction de 1500 ouvriers, aux postes coloniaux du XXe siècle», explique Luc Weibel. Une chose est sûre. Revenu au pays, l'exilé ne connaîtra plus jamais cette opulence. Pourquoi revenir, alors? «Je pense que madame mère a beaucoup insisté.» Il s'agit d'un fils unique (Jules a une sœur, Henriette). Il doit énormément à Marguerite (c'est le prénom de maman). Elle pense qu'il vaudrait mieux qu'il fonde ici, autrement dit à Genève, une famille. Jules épouse ainsi en 1863 Marie de Manoël, d'origine française. Installé d'abord à Villereuse, le couple aura quatre enfants. Marie deviendra la correspondante privilégiée. Au fil du temps, au «Bon petit chat chéri» succédera juste «Ma bien chère Marie».

Tout le temps en route

Quelle est la raison de ces lettres, qui forment l'objet du livre? L'homme bouge tout le temps! Devenu son propre voyageur de commerce, il se retrouve à Bex, mais aussi à Vienne, en France, en Moravie. Genève ne suffit pas à faire vivre une entreprise, «qu'il faut pourtant supposer de taille restreinte.» Avant la guerre de 1870, qui ruinera l'entreprise, Jules aura même une succursale à Paris. Plus tard, il lui faudra vérifier les constructions, décrocher des contrats, lutter contre la concurrence. Rien n'est jamais acquis pour la maison Jules Weibel & Cie, née en 1866 après la mort de Staib! Un des gros soucis de ce directeur de cette PME de l'époque demeure en effet la protection des brevets. Le scientifique passe son temps à inventer. On lui vole ses idées. Il faut dire que si la France protège cette forme de propriété intellectuelle depuis 1846, l'Allemagne et la Suisse ne le font pas. On voit donc le Romand plaider en Suisse et à Paris (cette fois dans une commission internationale) pour une réglementation. Il en connaîtra l'échec. Le peuple helvétique votera non aux brevets en 1881. «Il faudra attendre 1887, un an après sa mort, pour que la loi passe enfin.»

Une succession difficile

Car Jules va mourir en 1886, assez subitement. Sa famille est alors installée au 4, rue de l'Athénée, dans le bel immeuble qui existe encore, avec sa chapelle souterraine un temps transformée en restaurant. On pourrait s'attendre à ce qu'elle se trouve à l'abri du besoin. Le défunt, qui avait présidé la classe de Commerce et Industrie de la Société des Arts, occupait parallèlement la tête de la société d'assurances sur la vie La Genevoise. Eh bien non! De son vivant, l'homme se trouvait déjà «en flux tendu», comme on dit aujourd'hui. Une affaire de vacances, impossibles faute d'argent, occupe ainsi plusieurs lettres en 1881. «J'ai encore environ 2000 francs de mon gaz de Stuttgart, que j'ai gardés, mais après cela, je n'aurai plus grand-chose jusqu'à l'année prochaine, et les dépenses vont leur train...»

Payer des études même pour les filles

Que faire après un décès qui la laisse démunie? Energique à l'instar de sa belle-mère, Marie

transforme l'appartement en pension. Il faut vivre et permettre aux enfants de faire des études. Louise, la fille veut devenir peintre. Elle a eu l'accord de papa. La jeune fille se débrouillera. D'Henri, l'aîné, on ne sait presque rien. Il passera sa vie active à Bruxelles. Charles deviendra architecte, après avoir étudié dans une Ecole des beaux-arts de Paris, alors incontournable. Associé à Frédéric de Morsier, il construira beaucoup avant 1914. «On lui doit notamment l'Ecole des beaux-arts de Genève et la Salle Centrale», explique Luc Weibel, qui ajoute: «Ce sont eux qui ont amoché le quartier de la Madeleine.» Après avoir ainsi épinglé son grand-père, notre interlocuteur n'a plus qu'à parler d'Edouard, le cadet, mort en 1953. «Marie n'a plus eu les moyens de payer ses études. C'est pourtant celui qui a réussi. Réalisant que Paris, où il travaillait à la banque Mirabaud, lui resterait fermé, il s'est tourné vers l'Espagne. Là-bas, tout restait à faire.»

Un bon vivant

Edouard y deviendra entrepreneur, industriel, fondateur de banque. «C'était un bon vivant. Très drôle. Il venait nous voir chaque année, chargé de cadeaux. Artiste, il collectionnait la peinture et les manuscrits anciens.» Il a aussi aidé à faire bouillir les marmites. «Je pense qu'il a été plusieurs fois amené à aider financièrement les siens dans des passes difficiles.» «Jules Weibel, Un industriel au cœur de l'Europe», de Luc Weibel, aux Editions d'En Bas, 240 pages.

Les jeudis de l'Histoire

Les conférences reprennent à la Bibliothèque de Genève. Et c'est reparti! Le 15 janvier, à 12 h 15, Corinne Walker évoquera Le luxe discret d'une oligarchie. Elle dira ainsi comment «vivre après Calvin». Le 5 février, Frédéric Sardet verra le XVIIIe siècle sous l'angle du Bonheur et expression du moi. L'historien se fera ainsi l'écho des «états d'âme d'une ville cosmopolite». Le 5 mars, Irène Hermann racontera la manière dont Genève, devenue canton suisse, cultive sa différence. Quelle nationalité pour Genève? Le 2 avril Luc Weibel (voir ci-contre) expliquera comment Genève, en abattant ses murailles, a inventé le for intérieur. Cela donnera Une époque au miroir du journal intime. Suivront en avril et juin des causeries de Bernard Lescaze et Ruth Fivaz. Il est un peu tôt pour en parler. L'entrée est gratuite. L'exposé dure de 12 h 15 à 13 h 15.

Une aventure industrielle locale

«Les lettres, je les ai trouvées dans une maison familiale, où je me suis installé en 1986.» Pour Luc Weibel, il s'agissait d'une découverte. «Je n'en avais jamais entendu parler.» Il y avait un carton dans une armoire. «J'ai ouvert quelques enveloppes, puis j'ai décroché. Cette aventure commerciale me dépassait à l'époque.» Comme pour certains plats cuisinés, il fallait faire reposer. «J'ai rencontré plus tard Serge Paquier, le spécialiste de l'histoire industrielle genevoise. Il avait croisé plusieurs fois Jules Weibel dans ses recherches. C'est lui qui m'a montré l'intérêt de cette correspondance.»

La parole aux gens simples

Tout était en effet réuni dans la boîte. Le reste s'est apparemment perdu, comme les réponses reçues par l'intéressé. Il y avait en plus les missives de son épouse, devenue veuve. «Elle écrit à sa fille artiste peintre, et je dois dire que c'est très intéressant.» Ce sera peut-être pour une autre fois. Pour l'instant, nous en restons à l'ouvrage des Editions d'En Bas, à Lausanne. Il se situe dans la collection Ethno-Doc, créée par Paul Hugger. «Hugger se voulait ethnologue de la Suisse. Il désirait voir raconté, par des documents originaux, non plus le pays des bergers mais celui des industriels et des ouvriers. Il s'agissait de donner la parole

à des gens simples.» Dans ces conditions, la trajectoire de Jules Weibel devenait exemplaire. «J'avais commencé par une édition familiale d'un choix de lettres. Il y en avait alors 100, soit le quart du fonds. C'est alors que j'ai lu le David de Marianne Enckell, la spécialiste de l'anarchie en Suisse. Je lui ai envoyé ma documentation. Elle a trouvé le sujet très intéressant. L'éditeur Jean Richard m'a demandé des notes à l'intention du public. Nous avons ramené le nombre des lettres à 50, proposées dans leur intégralité. Et voilà!» Il y a trente ans, Luc Weibel sortait chez Zoé Pipes de terre et pipes de porcelaine, qui a connu un étonnant succès populaire. Il racontait la vie de Madeleine Lamouille, femme de chambre à Genève et dans le canton de Vaud. «C'était la bonne société, vue d'en bas.» Notre interlocuteur n'a-t-il pas l'impression d'avoir passé de l'autre côté de la barrière? «Je répondrai de plusieurs manières. Mon arrière-grand-père a vécu une aventure très intéressante. Il a su en parler. Il ne se limite pas à parler de ses affaires. Dans ses lettres, on le sent s'inquiéter de l'avenir des siens et se passionner pour la vie genevoise.»

Payer de sa personne

Enfin, même si Jules fut un patron dur, allongeant la journée de ses ouvriers de dix à onze heures, une chose le dédouane auprès de son descendant. «C'est un homme qui a énormément payé de sa personne. Il est toujours en train de travailler, avec une certaine conscience de son rang. Quand ses employés sont torse nu, par 36 degrés, autour d'un appareil de chauffage, il est aussi là, mais en col cassé et costume trois pièces.»

Actu staib weibel

Source URL (Extrait le 26.01.2009 - 02:14): <http://www.tdg.ch/geneve/actu/1861-association-weibel-staib-cie-nee-ca-va-chauffer-2009-01-09>